




SI JE ME
SOUVIENS
BIEN

HÉLÈNE LE BRIS

Roman
EYROLLES



Marthe se souvient de sa jeunesse rock and roll, de son travail au service des espaces publics, de son jardin anglais. Marthe se souvient des rameaux pourpre des rhododendrons qui bordaient l'allée devant sa maison, du chèvrefeuille et des rosiers grimpants. Marthe se souvient, et Marthe oublie : ce qu'elle a fait le matin-même, l'adresse de son appartement, pourquoi elle vit seule. La faute d'Al, dit-elle, cette maladie qui lui ronge le cerveau.

Son présent est une énigme en constant renouvellement. Sur cette base précaire, un souvenir insiste, pressant comme un appel : Adrien. Marthe se rappelle sa voix, la force de ses bras, l'odeur de son cou. Quand l'homme de sa vie l'a-t-il quittée ?

Retrouver Adrien, ce projet surgit comme une nécessité la pousse à s'improviser détective. Elle décide de mener l'enquête, aidée par un chauffeur de taxi.

Si je me souviens bien est une fable sur la mémoire et l'oubli, l'histoire d'une quête sous le signe de possibles retrouvailles avec l'autre, avec soi.

Originnaire du Finistère, Hélène Le Bris s'est installée à Marseille après une longue escale à Paris. D'un rivage à l'autre, ce parcours l'a menée de son métier passé dans les matériaux de construction à l'écriture de ce premier roman.

Création Studio Eyrolles - Illustration de Caroline Aellen

1958JA41

www.editions-eyrolles.com
Editions Eyrolles | Diffusion Geodiv

1958JA41

BRETAGNE

Si je me souviens bien

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Composé par Soft Office
Éditrice externe: Nolwenn Tréhondart
Illustrations: Caroline Aellen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN: 978-2-212-57151-6

HÉLÈNE LE BRIS

Si je me souviens bien

● Roman
EYROLLES

À Maman

1

Mercredi 13 mars

HIER, chez le coiffeur, j'ai découvert quelque chose d'important. Quelque chose au sujet d'Adrien. C'est parti d'un rien, un détail minuscule, repéré au hasard d'une lecture dans le journal. Ou peut-être dans une revue. Je ne sais plus.

Mais j'avais sous les yeux une chance extraordinaire ; je l'ai perçu dans l'instant. Le choc m'a coupé le souffle. Puis j'ai senti un fourmillement le long de ma colonne vertébrale, une onde chaude comme un sang neuf qui a couru vers les terminaisons nerveuses et remonté ma nuque jusqu'à heurter mes tempes. C'était une sensation étrange, oubliée depuis longtemps.

Un espoir, peut-être.

Je dois absolument me rappeler ce qu'il s'est passé, juste avant ça.

Je suis certaine au moins de la date et du lieu. Depuis que j'ai cessé de travailler, j'ai choisi le mardi, chaque deuxième semaine du mois, pour mes rendez-vous au salon de coiffure. Je les positionne à intervalles fixes dans le calendrier ; la méthode m'assure une fréquence régulière, sans confusion possible. J'évite aussi de cette manière la cohue des samedis, et le chahut des après-midis sans école, quand les mères de famille y traînent leurs bambins. Le mardi matin, il y a moins de monde et les coiffeuses sont de bonne humeur. On a le temps de bavarder.

J'ai bien vérifié sur mon radio-réveil : nous sommes aujourd'hui le deuxième mercredi du mois, et ma visite chez le coiffeur était prévue, comme toujours, un mardi.

C'était donc hier matin et il faisait beau. À ma fenêtre ouverte, l'air frais piquait un peu, mais j'avais envie de balade, de couleurs claires, de guetter au hasard des rues les premiers signes du printemps. J'ai enfilé mon imper beige et je suis sortie. Un autobus approchait de l'arrêt devant chez moi ; j'ai préféré marcher.

J'étais partie très en avance, et j'ai pris le temps d'admirer les nouvelles collections dans les vitrines. Motivés par cette belle matinée, des commerçants nettoyaient leur pas-de-porte à grande eau, m'obligeant parfois à un brusque écart pour esquiver leurs éclaboussures. Les jacinthes des bacs à fleurs embaumaient le quartier piéton. Un air de campagne courait les rues, comme si le regain pointait sous les pavés.

Sur la place de la mairie, les cerisiers du Japon déploieraient bientôt leur spectacle éphémère ; j'ai risqué un détour pour vérifier l'avancement des bourgeons. Dans les ruelles du centre, les repères ne manquent pas : je savais pouvoir m'orienter et revenir chez moi si je me trouvais perdue.

Mais c'était encore un peu tôt, pour les cerisiers.

Plus loin, j'ai passé le pont. La rivière charriait vers la Loire, sur les galets moussus, le froid de l'hiver descendu des collines. J'ai frissonné, pressé l'allure. Encore deux rues, j'y étais presque.

Comme chaque mois, en poussant la porte, j'ai pensé que l'adresse valait ce long trajet. Il m'aurait été plus facile de choisir un salon de coiffure près de l'appartement où j'ai emménagé depuis peu, mais j'ai gardé ce rituel du temps où j'habitais la maison en lisière du centre, à l'opposé de la ville. La sortie me contraint à un peu d'exercice et m'offre l'occasion d'une jolie balade.

Après bien des années, j'ai fini par aimer cet endroit. J'étais pourtant peu enthousiaste, la première fois, à l'idée d'y entrer.

Les boudoirs confinés, parfumés et frivoles ne m'attiraient pas davantage qu'un fauteuil de dentiste, mais l'apparition de mes premiers cheveux blancs m'avait poussée à consentir l'effort. J'étais venue sur une impulsion, sans prévoir que la coloration exigerait un entretien régulier et de fréquents rendez-vous.

Peu à peu, l'ambiance de ce salon m'est devenue familière et je m'y sens désormais à l'aise. Sa chaleur me rassure. Dans le vacarme des sèche-cheveux, les dames papotent et se confient, interrompues seulement quand la patronne rit, ce qu'elle fait souvent : elle est d'humeur joyeuse et glousse à tout propos. C'est Noémie, son adjointe, qui me coiffe. Je l'ai connue toute jeune, un peu timide à ses débuts. Elle a gagné en assurance depuis qu'elle travaille ici. En compétence aussi, et les clientes ne s'y trompent pas. Pour moi, elle parvient à obtenir la teinture idéale d'un châtain argenté, ni trop voyant, ni trop artificiel, qui adoucit mes traits. Elle trouve toujours un mot gentil pour accueillir mon arrivée, me complimente sur ma silhouette ou relève un détail flatteur. Son attention m'incite à soigner ma tenue, chaque deuxième mardi du mois, quand je vais la voir.

Hier, pour lui faire honneur, j'avais choisi des boucles d'oreilles assorties à mes yeux. Elle l'a remarqué au moment de m'installer à ma place habituelle :

— Ce vert est si joli, mademoiselle Darrieux. Des yeux pareils, c'est rare. Vous avez bien raison de les mettre en valeur.

Le miroir renvoyait son sourire complice. A-t-elle perçu mon trouble ? Je me suis demandé si elle avait conscience du plaisir que m'offrait son petit compliment. Combien dorénavant les mots doux me manquaient. Les paroles venaient d'elle, mais c'est sa voix à lui que j'ai entendue. La voix d'Adrien.

« Tes yeux Bonduelle », disait-il autrefois. Il aimait relever mon visage pour chercher mon regard et, souvent, souriait, se moquant de lui-même. Il me parlait alors du jardin de son enfance, un jardin idéal et secret, semblable à celui d'une publicité pour légumes en conserve. Dans les premières images en

couleurs de la télévision, ce vert l'avait émerveillé. Il décrivait un paradis gourmand, peuplé de lapins blancs qu'il projetait de rejoindre quand il serait grand. Il y croyait si fort qu'à la question de son instituteur sur son métier futur, il avait répondu un jour qu'il serait « cueilleur de petits pois ». Ce rêve presque oublié semblait inaccessible ; il l'avait exaucé en découvrant mes yeux.

Le claquement des gants de caoutchouc m'a ramenée à la réalité.

Trente minutes de pose, a annoncé Noémie, réglant sa minuterie.

Deux revues piochées dans le présentoir ont échoué sur ma tablette pendant qu'elle se tournait vers d'autres clientes, m'abandonnant, cheveux gluants, dans les odeurs de teinture.

La lecture ne me tentait pas. Le premier magazine, vite délaissé, accumulait les clichés de stars américaines dont j'ignorais même le nom.

Le second ne m'inspirait pas davantage ; je l'ai d'abord parcouru distraitement. C'était une de ces publications hebdomadaires parsemées d'images-chocs et de titres à sensation, conçues pour attirer les chalands et les recettes publicitaires. Un étalage écœurant de débauche et de misère qui alternait sans transition les reportages sur la famine et les photos de chanteuses saoules. L'article qui m'a frappée présentait une série d'accidents sur une route départementale, en page centrale du magazine *Top Flash*.

Enfin, j'y suis ! Je savais bien que c'était la bonne méthode, qu'en revivant chaque minute de cette journée je retrouverais le titre qui m'échappait depuis hier. Il me fallait recréer l'ambiance, réveiller sensations et odeurs, me concentrer sur les anecdotes pour que revienne l'essentiel. Un long travail d'écriture, mais le résultat est là ! *Top Flash* : je suis certaine maintenant du nom de la revue. Je vais pouvoir le recopier dans ma liste de courses. Aucune erreur possible cette fois.

Parce qu'hier, sur le moment, j'étais plutôt mal partie. Je n'ai même pas pensé demander à Noémie si je pouvais emprunter l'hebdomadaire qui m'avait délivré l'incroyable nouvelle. Je suis rentrée chez moi encore sous le choc de ma découverte. Trop perturbée pour réfléchir.

Je ne me souviens pas de ce que j'ai fait ensuite ; cette révélation au sujet d'Adrien m'avait tourné la tête. J'avais perçu un signe, pressant comme un appel, mais son point d'origine m'échappait désormais. L'après-midi était bien avancé quand j'ai compris que l'article serait indispensable pour retrouver l'information. Il me fallait, d'urgence, ce bout de papier. Je n'avais plus le temps de traverser la ville avant la fermeture du salon de coiffure, alors j'ai filé au kiosque, à l'angle de la rue. Là, devant l'alignement des couvertures, ces couleurs criardes et ces titres accrocheurs, j'ai hésité un instant, mais le marchand me pressait : il allait baisser son rideau. Je me suis souvenue à temps d'une photo de voiture. Et, dans la précipitation, j'ai pris *Auto Moto*.

J'ai passé la soirée à lire méthodiquement les tests comparatifs entre différents concept-cars, découvrir les mérites des stages de pilotage, et tenter de comprendre ce que des acronymes comme SUV ou WRC pouvaient bien signifier. Il faisait nuit depuis longtemps quand j'ai réalisé que je me trouvais dans l'impasse. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je cherchais dans ces pages. Mais j'avais acquis la certitude que cela n'y était pas.

J'avais le cœur gros en éteignant la lampe. J'ai ruminé un moment dans le noir, partagée entre le désarroi et la colère devant ma propre incompetence. Dans le flot des pensées sombres, il s'en est trouvé une, enfin plus constructive, qui m'a rendu espoir. Au matin, dans le cahier acheté pour recopier mes recettes, j'écrirais le récit de ma journée. Le titre oublié ressurgirait peut-être au détour d'une phrase, si je m'appliquais bien. J'ai rallumé la lampe pour noter cette idée dans le bloc de papiers toujours posé près de mon lit. Sans cette précaution, elle aurait disparu dans la nuit.

Retrouver mon cahier est donc la première chose que j'ai faite au réveil ce matin ; il m'attendait dans la cuisine. Une fois mon petit-déjeuner avalé, j'ai réfléchi au meilleur endroit pour m'installer. La salle de séjour m'a semblé idéale ; elle offrait une vue sur mon balcon, et je pouvais y laisser traîner mes affaires si l'opération devait prendre plusieurs jours – je n'y reçois jamais personne. La table à manger serait suffisamment large pour étaler les feuillets arrachés au bloc-notes à mesure que j'y jetterais mes souvenirs : bourgeons des cerisiers – compliment – teinture. J'ai même soigné l'ambiance pour me donner du courage : trois fleurs dans un vase, et, à portée de main, l'assortiment composé chez mon chocolatier favori. Il paraît que le chocolat est bon pour la mémoire, je ne vois aucune raison de m'en priver.

Finalement, les phrases sont arrivées plus facilement que prévu. J'ai compris comment procéder : quelques mots-clés surgis de ma mémoire forment un point de départ. J'y associe des images ou des impressions, les premières touches roses sur le vert des bourgeons, le parfum des jacinthes dans les jardinières. Si je m'applique bien, quand je ferme les yeux, un décor se dessine, un mouvement apparaît. Le tableau se complète de références anciennes, les détails d'un itinéraire, la fraîcheur sur le pont. Quand la vision est claire, je retrouve les faits. Alors, je me laisse porter jusqu'à l'instant suivant et Noémie entre en scène ; elle me dit les mots rituels dans le vacarme des sèche-cheveux. S'il m'arrive de fléchir dans le fil des souvenirs, mon imagination prend le relais ; je brode un peu. Le petit jeu m'amuse.

Et je ne suis pas peu fière du résultat. Car non seulement j'ai retrouvé le titre du magazine, mais j'ai découvert comment tenir Al à distance.

2

Jeudi 14 mars

L'AVANTAGE, avec la technique du cahier, c'est que je sais exactement à quel point j'en suis arrivée. Je parlais d'Al. Avant de commencer l'étude de l'article, je vais prendre le temps de m'attarder sur ses méfaits. J'ai besoin de soulager une partie du poids qu'il m'impose pour libérer mon esprit et y puiser la force de me concentrer.

Al me tient compagnie depuis un an ou deux, peut-être même davantage. J'ignore la date exacte de sa venue : il s'est infiltré si sournoisement dans mon quotidien que je l'ai longtemps négligé. Au début, il ne se manifestait qu'à la maison et je parvenais à déjouer ses mauvais tours. Mais son irruption dans mon travail a bouleversé ma vie. Depuis lors, je prends des médicaments : pilules du matin, pilules du soir. L'infirmière m'aide à les répartir dans les alvéoles d'une petite boîte, une fois par semaine : chacune correspond à une journée, divisée par des intercalaires « matin, midi, soir ». Celle du midi est toujours vide ; elle ne sert à rien. Je dois vérifier sur mon radio-réveil que le jour affiché correspond à celui de la case, sinon je risquerais de manquer une prise ou d'avaler les médicaments deux fois de suite. Ne pas me tromper, surtout. Je fais bien attention, mais l'infirmière vérifie quand même à chaque visite que j'ai respecté le « protocole », comme elle dit.

C'est fou comme une contrainte aussi simple que le suivi d'un traitement m'est devenue pénible désormais. L'effort qu'elle me demande paraît démesuré. J'accepte mal cette déchéance.

J'étais intelligente, avant.

Pas brillante, mais fûtée. J'ai terminé mes études avec succès, encouragée par Adrien, et obtenu les diplômes qui m'ont permis d'accéder au métier que je convoitais, entre gestion et horticulture, au service des parcs et jardins de la ville.

Ce travail me plaisait beaucoup. Dans un monde d'hommes pressés, remuants, parfois dominateurs, j'avais trouvé ma place assez facilement. J'aimais jongler avec les contraintes de chantiers, la planification des travaux, les approvisionnements : toutes tâches rebutantes pour eux qu'ils étaient ravis de me déléguer. Mon désir de bien faire touchait au perfectionnisme – ils s'en moquaient gentiment parfois –, mais ma capacité à prévenir les difficultés aplanissait bien des écueils. Le matériel entretenu redémarrait à chaque saison ; les outils inventoriés ne disparaissaient plus ; l'anticipation des congés apaisait les conflits d'équipes. Ils avaient pris l'habitude de se reposer sur moi, en toute confiance et dans la bonne humeur.

Ma première erreur fut donc instantanément détectée et donna l'alerte : j'avais commandé trois fois la quantité de bulbes nécessaire à fleurir de renoncules les plates-bandes du château Renaissance, fierté de notre ville. Ou, plus précisément, j'avais passé par trois fois la même commande, convaincue pour chacune que c'était la première.

Il leur fallut en mettre partout, des renoncules.

Les jardiniers rivalisèrent d'imagination pour exploiter la moindre parcelle de terre à planter, du simple bac suspendu aux fenêtres du maire jusqu'aux ronds-points les plus éloignés. En mai, les pétales comprimés se déployèrent tous ensemble, dans un jaillissement de couleurs vives qui déferla dans nos rues et envahit nos jardins publics. Ce fut d'une gaieté folle, ces fleurs à profusion. Sur le chemin de l'école, les gosses émerveillés

piaillèrent d'excitation. Les gens se demandèrent quelle était cette fête, mais tardèrent plus longtemps aux terrasses des cafés. On entendit des chansons même les soirs de semaine, ce printemps-là.

Dans l'administration, ce fut une autre affaire. Il fallait expliquer ce trou dans le budget. Une négligence de ma part leur semblait impensable ; ils me conseillèrent donc d'aller voir un médecin.

Ce dernier me demanda d'abord si j'avais des raisons d'être déprimée. Moi, déprimée ? L'année écoulée ne m'avait apporté qu'une succession d'abandons et de renoncements. Les catastrophes s'étaient enchaînées à une telle vitesse que j'étais incapable d'en restituer la chronologie : le départ soudain de mon compagnon après plus de trente ans de vie commune ; l'exil de Suzanne, ma meilleure amie, envolée au Québec pour rejoindre ses enfants après son veuvage ; la vente de ma maison et son joli jardin, devenus trop compliqués à entretenir. Et voilà que, maintenant, je commençais à rencontrer de sérieux problèmes au travail. À part ça, docteur, tout allait bien.

Tout allait bien, sauf ce torrent de larmes, jaillies subitement pendant que je parlais et qui dégouлинаient sur mes joues, gâtant mon maquillage, sans que je puisse les arrêter. C'était gênant, cette inondation soudaine, d'autant que ça coulait aussi de mon nez et que le mouchoir au fond de mon sac à main demeurait introuvable.

Curieusement, ce spectacle lamentable sembla rassurer le praticien. Il me tendit, impavide, quelques feuilles de papier absorbant : une fatigue d'origine dépressive, aiguë, mais passagère, provoquait sans doute les troubles de ma mémoire. Quelques semaines au repos, une cure d'antidépresseurs et un suivi psychologique devraient me permettre de recouvrer mes facultés intactes. Un peu de patience et tout rentrerait dans l'ordre. À moins de soixante ans et sans antécédents, je n'avais aucune raison de m'inquiéter. On allait juste me soumettre à un

test clinique afin qu'aucune piste ne soit négligée. Une simple précaution, indolore et banale. Une formalité.

Le délai d'attente pour obtenir le rendez-vous m'avait porté à croire qu'un matériel sophistiqué et une équipe nombreuse seraient requis pour l'examen. La dame qui me reçut ne tenait que quelques papiers et m'accueillit aimablement. Inutile de me déshabiller. Il suffisait de répondre à une série de questions d'une simplicité enfantine : je devais dire le nom du président de la République ou encore énoncer le résultat d'une soustraction. Je m'embrouillais pourtant. Mes erreurs me semblaient négligeables – quelle importance que ces détails ? –, mais le sourire de la dame se crispa peu à peu. Quelque chose clochait.

On m'adressa vers de nouveaux spécialistes ; je dus me plier à une série d'exams biologiques et de consultations, jusqu'à ce qu'un scanner se libère et qu'on puisse enfin regarder dans mon cerveau. Ils y trouvèrent un nombre anormal de plaques entre mes neurones, en quantité suffisante pour nommer une maladie qui se déclarait chez moi précoce, mais à un stade léger, et qu'il serait possible de contenir quelque temps par un traitement approprié. Combien de temps, docteur ? Nul ne pouvait répondre. La progression du mal variait d'un sujet à l'autre, et pouvait s'étirer sur de nombreuses années. Je ne présentais qu'un symptôme isolé sur une longue liste : l'on n'observait chez moi aucune difficulté à accomplir les tâches usuelles ou à communiquer ; je n'étais pas sujette aux hallucinations. Mon humeur restait relativement stable, malgré une tendance dépressive qui pouvait s'expliquer par de nombreux facteurs externes. Seule ma mémoire récente se trouvait atteinte ; c'était certes embêtant, mais pas insurmontable. Si mon état demeurait stationnaire plusieurs années encore, les progrès de la médecine apporteraient peut-être à temps la découverte d'un remède qu'aucune recherche, jusqu'à présent, n'était parvenue à identifier.

Les méandres de ces discours cherchaient à adoucir une réalité cruelle. Je souffrais d'une maladie incurable et dégénérative. Il me faudrait apprendre à vivre avec Al.